

CHRONIQUE NAPOLÉONNIENNE

Un masque « authentique » de Napoléon ?

Les journaux de Paris ont signalé dernièrement chez un naturaliste de la rue de l'École-de-Médecine l'existence d'un masque de Napoléon, ainsi présenté derrière la vitrine :

*Masque en cire
de l'Empereur Napoléon I^{er}
moulé sur nature
à Sainte-Hélène, du 5 au 6 mai 1821
par le docteur Arnott
chirurgien au 20^e régim. d'inf. anglaise.*

Voilà qui est précis, trop précis...

Certes, il serait fort à souhaiter que ce masque en cire qui nous est en ce jour révélé ne fût pas apocryphe. Nous aurions ainsi fidèlement rapportés les traits de l'Empereur quelques heures après sa mort.

C'est le D^r Arnott qui l'aurait moulé. Rien d'étonnant à cela. Vis-à-vis des autorités britanniques le D^r Arnott était responsable du corps de Napoléon. Par ordre de Hudson Lowe il avait été préposé à sa garde (!) et à sa surveillance... Arnott, obéissant à sa consigne, resta auprès de la dépouille mortelle de l'Empereur durant toute la nuit du 5 au 6 mai. Le temps ne lui fit donc point défaut et l'opération dut très probablement avoir lieu entre une heure et trois heures du matin. Jusqu'aux premières lueurs de l'aube le visage qu'il avait devant lui était redevenu celui du Premier Consul...

Le souci de conserver à jamais les traits du visage auguste de l'Empereur était très légitime et n'avait rien de choquant. Acte pieux au regard de tout l'entourage français, acte plein d'intérêt pour ceux qui n'entendaient pas être des fidèles. Donc, quel que fût le camp, nul mystère ne se justifiait.

Chronique Napoléonienne.

Comment se fait-il que nous n'apprenions que cent deux ans après l'acte solennel qui se serait accompli en cette Grande Nuit ?

Si Arnott avait été *seul* auprès des restes mortels de l'Empereur ou même doublé d'un de ses compatriotes, nous admettrions, à la rigueur, que, pour des raisons qui vraiment nous échappent, le secret eût été gardé. Mais il n'en fut pas ainsi ; il ne pouvait pas, il ne devait pas en être ainsi. Le corps de l'Empereur n'a pas échappé une seconde à la dévotion éprouvée de la vigilance française. Le contraire eût été une profanation, un sacrilège, un reniement. Et depuis le grand maréchal Bertrand jusqu'au fidèle Pierron, quel est celui qui aurait consenti à une minute d'abandon ?

L'Empereur est mort le 5, à 5 h. 49 du soir, c'est Montholon qui nous précise la minute funèbre. Dans le petit salon où il vient d'expirer, c'est le brouhaha de la désolation.

A minuit, en présence de Bertrand et de Montholon, les quatre serviteurs, Marchand, Saint-Denis, Pierron et Noverraz font au corps sa dernière toilette.

Il est une heure du matin. Les forces physiques de tous ces compagnons de l'exil ont cédé à l'épreuve. On se retire pour prendre quelque repos. Arnott qui, selon les instructions reçues, en a la responsabilité personnelle reste auprès du cadavre... Mais il n'y reste pas seul, il y a là, à la pâle lueur de quelques chandelles jaunies, la garde française qui, pieusement, silencieusement, se relaie. Ces fidèles de la dernière heure ont tous les yeux gonflés de larmes et sans relâche, obstinément, car c'est le dernier adieu, leur regard s'hypnotise sur le front majestueux de Celui qui fut et restera toujours le Maître-Bien-Aimé.

Près du petit lit de camp — ce trône posthume — se tient l'abbé Vignali. Ses yeux ne se détachent guère de celui pour lequel il prie sans arrêt. Il ne quittera pas le corps jusqu'au jour des funérailles.

Pierron, lui aussi, le dévoué Pierron qui ne peut se faire à l'idée de la séparation, a passé *toute la nuit* au chevet du Grand Captif, toute cette nuit tragique à tant de cœurs et où la tempête ébranlant la mesure impériale n'a pas cessé de se faire sinistrement entendre...

Lors donc, Arnott, qui ne fûtes pas un seul instant laissé sans témoins, vous auriez moulé, cette nuit-là, le masque en cire de Napoléon ?

De deux choses l'une : ou les Français présents à cette opération « faite de votre main » ont trouvé la chose toute naturelle, même flatteuse, et, alors, il est incompréhensible, inconcevable que (sur votre recommandation, sans doute) ils n'en aient jamais rien dit !

Ou bien, chose combien vraisemblable ! ils n'ont pu admettre qu'une main étrangère se permit de toucher à une parcelle de la dépouille mortelle de leur Empereur et, alors, il ne pouvait inévitablement s'ensuivre

Chronique Napoléonienne.

qu'une alerte, provoquée à leurs yeux par le scandale, et sur-le-champ réduisant vos projets à néant.

Aussi peu compliqué et aussi expéditif que puisse être un moulage à la cire sur le visage d'un défunt, il nous apparaît impossible, Arnott, que vous l'ayez escamoté.

Encore une fois, nous souhaitons vivement, bien sincèrement, qu'un moulage à la cire ait été pris *huit heures environ après la mort de Napoléon*. Ce serait d'un très grand intérêt. Mais qu'il nous soit permis, tout en espérant qu'il en soit vraiment ainsi, de manifester notre grand étonnement en apprenant que ledit masque aurait été moulé dans de telles conditions, au milieu de circonstances aussi malaisées.

D'autres, plus avertis que nous, voudront bien nous démontrer, et nous nous en félicitons d'ores et déjà, que la chose était très possible, voire facile et qu'en effet elle a été réalisée. A ceux-là la parole. Mais jusqu'à plus ample informé nous avons le droit de nous demander, très perplexes, pourquoi un silence si unanime a été si bien gardé par tous durant un siècle, alors qu'il s'agit en elle-même et quel que soit le mobile qui en motive l'exécution, d'une chose si communément admise, établie. Enigme...

Il n'y a pas lieu ici de préciser, mais il est permis d'assurer qu'en ces jours de deuil l'état des esprits était tel à Sainte-Hélène qu'un Docteur anglais, même le plus accrédité, ne se serait pas aventuré, en dehors de la constatation du décès, à se livrer à la moindre étude sur le corps de Napoléon sans l'autorisation bien nette, bien franche, bien précisée en un procès-verbal dûment écrit, et délivrée de la main du grand maréchal Bertrand. Ce procès-verbal n'existe pas. Il n'est fait mention que des sept (sinon huit) médecins anglais (dont Arnott) qui furent présents à l'autopsie (après-midi du 6 mai) et y participèrent peu ou prou.

Nous en sommes donc réduits à conclure que le D^r Arnott pour arriver à ses fins a dû user d'artifice. Jusqu'à preuve du contraire, nous estimons qu'il se sera trouvé en face de difficultés impossibles à vaincre.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que Sainte-Hélène est un sujet bien loin encore d'être épuisé. Tout ce qui concerne Longwood est plein de mystères et d'ombres. En cette monotone histoire de cinq années, mais si riche en ses derniers mois, on ne doit faire abstraction d'aucune précision de détail, si mince soit-elle. Tout n'a pas été dit, loin de là ! Il y a beaucoup à glaner, à apprendre. Une surveillance britannique très étroite étouffait tout. Le mot d'ordre dicté à Plantation-House était que rien ne transpirât. Las Cases avait la plume facile. C'était gênant aux yeux d'Hudson Lowe. Brutalement chassé de Sainte-Hélène, ce dévoué compagnon de l'Empereur, doit prendre, la mort dans l'âme, la route du Cap, le 30 décembre 1816. C'est la fin du « Mémorial »... Beaucoup d'autres qui ont vu, sont morts, las, sans avoir parlé ou écrit...

Chronique Napoléonienne.

En principe, il n'y a donc pas lieu de s'étonner outre mesure de telle ou telle révélation qui peut nous être faite au sujet de Sainte-Hélène, mais encore est-il prudent de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire. C'est le cas ou jamais. Soyons circonspects.

N'oublions pas, en outre, que les *Souvenirs* du grand maréchal Bertrand ainsi que ceux du premier valet de chambre Marchand sont encore *inédits* (Pourquoi ? cela est une autre question). Tant que nous n'aurons pas connaissance de ces deux précieux documents une lacune restera creusée et bien des points resteront obscurs. Bertrand et Marchand, quand nous les lirons avec l'avidité curieuse qui sera de mise, nous apporteront-ils la preuve de l'authenticité du masque de cire moulé par Arnott ? Souhaitons-le, mais, jusque-là, réservons-nous.

Le D^r Arnott a *dessiné* le profil de l'Empereur sur son lit de mort. Mais cela est-il suffisant ? Et le masque que l'on nous présente en ce jour n'a-t-il pas été échafaudé sur ce dessin, sur ce croquis original ?

Rappelons, à ce sujet, que c'est le lundi 7 mai, à 10 heures du matin, qu'Antommarchi, grandement aidé en cette exécution par le D^r Burton, moula le masque mortuaire en plâtre de Napoléon. Depuis la veille, à 5 heures du soir, Napoléon était exposé sur son petit lit de camp, en uniforme de Colonel des Chasseurs de la Garde, dans sa petite chambre à coucher convertie en chapelle ardente. (Il était mort dans le petit salon attenant à la salle à manger.)

Il a été, par la suite, beaucoup bataillé autour de ce masque, dit « le masque d'Antommarchi ». Nous ne nous appesantirons pas sur ce point. Il est bon de rappeler que le moulage de ce masque faillit ne pas avoir lieu parce qu'il n'y avait pas de plâtre dans l'île. Au dernier moment, on se rappela qu'il en existait un gisement dans un tout petit îlot (l'îlot Saint-Georges) situé au sud-est (en plein vent du Cap) de l'île de Sainte-Hélène et où il était très difficile et très périlleux d'aborder. On mit, néanmoins, une embarcation à la mer et le D^r Burton, au péril de sa vie, alla quérir les quelques fragments de gypse nécessaires que l'on fit calciner. Tel est l'endroit très précis où a été recueilli, non sans effort, le plâtre qui a servi à perpétuer les traits de Napoléon¹.

RENÉ DE VIVIE DE RÉGIE.

1. Nous sommes heureux de l'occasion de cet article pour recommander à nos lecteurs le très beau livre de M. G. L. de St. M. Watson, *The Story of Napoleon's death-mask*, London, John Lawe, paru en 1915. — Ses illustrations et leurs commentaires fort précis permettent de garder toute sa vérité historique à la figure de l'Empereur, que la peinture ou la sculpture officielles ont parfois trop librement interprétée. — E. D.

**Les uniformes du premier Empire.
Collection Bucquoy.**

Le capitaine Bucquoy, directeur du *Passepoil*, continue infatigablement sa collection de Cartes Documentaires sur les uniformes du premier Empire. On sait qu'elle se compose de séries de 8 cartes chacune. Vient de paraître 10 nouvelles séries, de 128 à 137, soit au total près de 1.100 cartes, sur 3.000 qui sont annoncées : — 128, l'artillerie régimentaire de l'infanterie, ou l'histoire en raccourci du canon d'accompagnement sous le premier Empire ; — 129, la division des Iles Ioniennes, très curieux et pittoresque ; — 130, les Ministres ; — 131 et 132, le 30^e de ligne ; — 133 et 134, le 13^e hussards, Bacciochi et Jérôme-Napoléon ; — 135, les grands-officiers de la couronne ; — 136, les transports du service de santé, série particulièrement intéressante, avec les ingénieux systèmes imaginés par Larrey en Égypte ; — 137, la garde d'honneur de Lyon.

Pour tous renseignements, s'adresser au capitaine Bucquoy, 8, rue de l'Eglise, Sélestat (Bas-Rhin).

LECTURES NAPOLÉONIENNES

EMILE GABORY. — **Les Bourbons et la Vendée.** Paris, Perrin, 1923, in-8, vi- 365 pages : Prix 10 francs.

Le distingué archiviste de la Loire-Inférieure nous donne aujourd'hui la suite des excellentes études vendéennes qu'il inaugurait, à la veille de la guerre, par un volume très remarqué sur *Napoléon et la Vendée*¹. Celui-ci, dont « les malheurs des temps » ont retardé jusqu'à présent la publication et qu'il a fallu « comprimer » au point de faire disparaître — ce que l'on regrettera — toute indication bibliographique, ne sera pas accueilli avec une moindre sympathie. L'auteur n'a pas seulement voulu nous conter la pittoresque et ridicule équipée de la duchesse de Berry en 1832, il a considéré qu'il y aurait « un véritable non-sens » à ne pas étudier préalablement l'évolution des âmes depuis 1800. Et dans ce domaine psychologique qui exige beaucoup de science et de conscience, M. Gabory, impartial historien autant qu'écrivain délicat, se meut avec sérénité.

Il constate l'insuccès de « la Marie Stuart vendéenne » et il en cherche les raisons profondes. Pourquoi la Vendée, qui fut sous la Révolution si fidèle à son roi, ne bougea-t-elle pas à l'appel de 1832 ? Serait-ce parce qu'elle avait à se plaindre des Bourbons et de leur « ingratitude » ? Chateaubriand l'affirme, Crétineau-Joly reprit le thème et le porta à son maximum

1. Paris, Perrin, 1914 (in-8 de vii-507 p.), couronné par l'Académie française. Cf. *Revue des Études napoléoniennes*, mai-juin 1914, p. 421-423.